

## Quelques remarques critiques sur les idées littéraires

de

M. Ch. A. Sainte-Beuve.\*)

### VII.

Au point de vue où nous avons laissé l'appréciation des idées littéraires de M. Sainte-Beuve vers les années 1830—1834, à la recherche des grandes vérités primordiales qui devaient enfin fixer sa vie flottante, c'était M. de Lamennais, le „prophète d'un nouvel ordre de choses“, d'après Sainte-Beuve, qu'il côtoyait assidûment. Le célèbre critique avait déjà, comme nous l'avons prouvé, traversé tous les grands courants littéraires de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle; il avait été de l'école naturaliste et physiologique de la „Décade philosophique“, du doctrinairisme „psychologique“ du „Globe“, du spiritualisme renaissant dont Royer-Collard et Cousin avaient donné le brillant signal, enfin du romantisme poétique de Victor Hugo, le seul, qui l'ait ballotté longtemps à tous les remous de ce grand mouvement à la fois religieux et sceptique. „Ma curiosité, avait-il écrit vers la fin de sa longue carrière littéraire (en 1864), mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences qui n'ont été pour moi qu'un long cours de psychologie morale.“

Nous avons vu M. Sainte-Beuve, à l'issue de tous ces changements, aux prises avec le mouvement lamennaisien depuis 1829 jusqu'à la chute du „prophète“. Séduit d'abord par le christianisme romantique et esthétique de la première école de Lamennais, attiré plus profondément encore par les tendances sociales et démocratiques de cette école, puis rebuté par les imprudences, les audaces, les erreurs et les refus du „maître“, Sainte-Beuve se replie sur lui-même, plein de l'amertume sur l'inconstance de tous ses guides contemporains. Subissant encore une dernière fois le triste sort du scepticisme ressuscité brusquement et fuyant les influences amollissantes de son temps, nous le voyons se rejeter d'une énergie

---

\*) Voir pour les commencements et la suite de cette étude (I—VII) les programmes du Collège royal de Neuss de 1877 et 1881 (No. 372 et 392 de la collection Teubner).

presque désespérante vers le XVII<sup>e</sup> siècle, vers la solitude austère de Port-Royal-des-Champs, dont l'histoire, les doctrines, les héros et les héroïnes, les fortunes et les revers devraient être dès lors pour une vingtaine d'années dans toutes ses études le sujet de prédilection, auquel il a voué le chef d'oeuvre de sa vie, l'*Histoire de Port-Royal*.

C'est assurément un problème littéraire d'un intérêt peu commun de savoir ce que, dès 1834, a pu fixer cet esprit si ,ondoyant et divers' pour cette longue série d'années dans le monde de ces ,Messieurs de Port-Royal' si démodés et si peu sympathiques pour ,l'enfant prodigue du siècle'.

Tout ce qu'on a écrit à la recherche des origines et du but de cette célèbre histoire de Port-Royal par égard aux tendances littéraires sous le gouvernement de Juillet n'explique point le fond du problème; il ne s'agit, d'après notre appréciation, ni du jansénisme ni du classicisme ni d'autres faits historiques en dernier ressort; il y a quelque chose de plus intime à saisir dans ces études de longue haleine. Nous assistons à la suprême tentative de la ,psychologie morale' qui décide le problème de sa vie littéraire et morale et qui fait de l'historien et du poète l'initiateur du Positivisme de l'école critique.

Aux portes de Paris, à trois lieues de Versailles, les romantiques aimaient chercher les sombres ruines, disparues depuis, du fameux monastère de Port-Royal et caresser les souvenirs de cet ascétisme rigoriste que la famille d'Arnauld autour de la jeune abbesse Angélique-Jacqueline Arnauld et de l'impétueux adversaire de la Sorbonne, Antoine Arnauld, d'après la direction de Saint-Cyran, y avait introduit et qui avait gagné toute une colonie d'illustres solitaires. Pour Sainte-Beuve, la solitude de Port-Royal retenait les charmes d'un pèlerinage favori, l'enthousiasme romantique éteint. On en trouve déjà dans le roman ,Volupté' (1834) des traces d'une prédilection marquée. En 1837, il rêve, écrit-il, de longs loisirs pour achever une histoire de Port-Royal, depuis longtemps méditée et déjà ébauchée. Vers 1838, il se détourne de ces ,rêveries mélancoliques' pour rechercher, depuis 1840, de nouveau le commerce intime avec tant de ,directeurs redoutés et savants, de parfaits confesseurs et prêtres, de vertueux laïques' et ce qui dit plus, pour goûter ,la compagnie dévote' jusqu'en 1860. Pourquoi recommence-t-il à fréquenter ce qui était après 1850 un recoin perdu et presque ignoré du monde parisien? Qu'a-t-il voulu? qu'y a-t-il cherché? qu'a-t-il poursuivi dans ce travail de vingt ans?

En 1862 Sainte-Beuve a publié quelques pages destinées à servir d'épilogue au tome cinquième de l'histoire de Port-Royal, publié dès 1860. Il nous avertit, en note, que cette ,conclusion', écrite en 1857, ,n'avait pas été imprimée d'abord en raison de circonstances personnelles' dont il donne un aperçu général assez ingénu pour voir clair.

En examinant ces pages de ,conclusion', on est tout de suite frappé de l'accent du même scepticisme qui a failli détruire déjà maintes fois les espérances de ses jeunes et meilleures années. Nous y trouvons l'esprit intime du livre; le positiviste se révèle.

„J'ai terminé, dit-il, cette histoire commencée depuis si longtemps et dont je ne me suis jamais séparé au milieu des distractions en apparence les plus contraires, cette description fidèle d'un tribu, d'une race sainte. — Qu'ai-je voulu? qu'ai-je fait? qu'y ai-je gagné? — Jeune, inquiet, malade, amoureux et curieux des fleurs les plus cachées, je voulais surtout à l'origine, en pénétrant le mystère de ces âmes pieuses, de ces existences intérieures, y recueillir la poésie intime et profonde qui s'y exhalait. Mais à peine avais-je fait quelques pas que cette poésie s'est évanouie ou a fait place à des aspects plus sévères: la religion seule s'est montrée dans sa rigueur, et le christianisme dans sa nudité. — Cette religion, il m'a été impossible d'y entrer autrement que pour la comprendre, pour l'exposer. J'ai plaidé pour elle devant les incrédules et les railleurs; j'ai plaidé la Grâce, j'ai plaidé la Pénitence; j'en ai dit le côté élevé, austèrement vénérable et même tendrement aimable; j'ai cherché à en mesurer les degrés; j'ai compté les degrés de l'échelle de Jacob. Là s'est borné mon rôle, là mon fruit.“

Voilà l'aveu précieux et sincère de l'historien qui médite la dernière expérience de sa „psychologie morale“, mais qui se trompe et sur son rôle et sur son fruit. Son rôle dans cette étude passionnée, ce n'était pas le grand plaidoyer pour la „Grâce“ ni pour la „Pénitence“ devant les incrédules et les railleurs; c'était la recherche des circonstances atténuantes pour les défaillances et les douloureuses faiblesses où ses convictions religieuses allaient se perdre — pour jamais. Son fruit en était l'abandon final, le renoncement d'une âme ardente, mais trop faible au combat pour ses aspirations élevées et contre l'acquiescement aux instincts sensualistes.

Pour comprendre ce dénouement fatal d'une vie des trop richement dotées pour trouver une si malheureuse issue, il faut d'abord revenir à la situation critique que traversèrent ses idées sous l'ascendant de l'école lamennaisienne, au moment où il commençait les études sur Port-Royal.

Sainte-Beuve, vers sa trentième année, se sent et se dit, nous l'avons vu, à cet âge de la raison où il faut se décider pour la vie, aux années de la maturité où il faut choisir entre les rêveries vagues et romanesques et le travail et la moisson des principes sûrs et inébranlables. „Les Pensées d'août“, le dernier recueil poétique du critique, publié en 1837, dont le titre caractérise nettement l'inspiration, en portent l'empreinte saisissante, et, d'après notre conviction, plus délicate, plus mûrie encore que les „Consolations“ de 1830.

Dès la première page de ces „Pensées“, nous voyons le poète éprouvé par quelque chagrin de coeur, comme courbé sous le poids lourd d'un cruel mécompte, qui le fait dégoûté du monde et rentré en lui-même, rêvant une vie cachée, austère, laborieuse et toute consacrée au devoir. Ce qu'il faut à l'homme contre l'enivrement des appas frivoles ou contre le vide immense de l'orgueil, de l'honneur humain, c'est un malheur, dit-il, c'est un devoir, „un malheur bien reçu, quelque douleur sévère“ et „un devoir accepté“.

— Un malheur . . . (et jamais il ne tarde à s'en faire)  
 Un malheur bien reçu, quelque douleur sévère  
 Qui tire du sommeil et du desséchement,  
 Nous arrache aux appas frivoles du moment,  
 Aux envieux retours, aux aigreurs ressenties;  
 Qui mette bas d'un coup tant de folles orties  
 Dont avant peu s'étouffe un champs dans sa langueur,  
 Et rouvre un bon sillon avec peine et sueur!

— Un devoir accepté, dont l'action n'appelle  
 Ni l'applaudissement, ni le bruit après elle;  
 Qui ne soit que constance et sacrifice obscur:  
 Sacrifice du goût le plus cher, le plus pur,  
 Tel que l'honneur mondain jamais ne le réclame,  
 Mais voulu, mais réglé dans le monde de l'âme.  
 Et c'est ainsi qu'il faut, au Ciel, avant le soir  
 A son coeur demander un malheur, un devoir!

Est-ce que ce désir du malheur et du devoir se peut comprendre sans l'entendement de la conception chrétienne de la vie humaine? Cette vie ne lui semble plus à supporter, si elle ne se renouvelle pas par l'esprit du sacrifice constant et obscur, du devoir accepté de chaque jour. Ce n'est pas tout.

Sainte-Beuve, devenu le critique sévère de ses propres errements, de son ,libertinage d'intelligence et de coeur', commençait à juger, vers cette époque (1830—1840), le mouvement littéraire de son temps avec cette verve classique dont les vues supérieures et le style châtié l'en ont rendu le maître incontesté. Dans ses ,Critiques et portraits littéraires' (1832—1839, 5 vols.) il se trouve très-souvent, tantôt nettement exprimé tantôt à peine indiqué, ce retour vers le passé cette même aversion pour la mobilité continuelle, sans règle et sans frein, qui dissipe follement les richesses qui semblaient inépuisables au début.

Le XIX<sup>e</sup> siècle et ses génies les plus puissants et les plus féconds lui paraissent comme l'enfant insipide qui a gâté et corrompu les précieux dons de sa jeunesse, livré à toutes les passions, à tous les caprices d'imagination et se perdant dans la faiblesse et la vanité de ses folies. Ne citons que quelques fragments, comme exemples.

En jugeant les poésies de M. de Lamartine, il le compare à saint François de Sales, ,toute proportion gardée, dit-il, de l'état chrétien si ferme et si solide (là même où il a toutes ses grâces) avec l'état poétique qui est toujours errant'. Il prie qu'on se rappelle, à l'appui direct de cette comparaison, tant de méditations si sublimes, si tendres, exhalées la plupart au lieu même où vécut saint François — ,Dieu', ,Le Crucifix', ,Le chant d'amour' imité du Cantique des cantiques, ,La consolation' . . . ,Qu'on songe, s'écrie-t-il, que ce sont là de simples élans partis comme au hasard, et de la force de l'âme, à travers une vie qui courait. Que ne serait-ce pas devenu à la longue, sous la discipline, et dans une vie tracée?'

A ce manque de discipline qui finit par détruire les dispositions les plus heureuses du caractère littéraire de M. de Lamartine, il oppose l'oeuvre et le

génie de saint François de Sales qui, à l'état de chrétien ferme et accompli, dit-il, me représente en effet ce qu'eussent pu être non pas seulement dans l'ordre du talent, mais dans toute la personne et toute la vie, ces natures à l'intelligence vive et transparente de l'univers. Mais le souffle du monde humain, l'insinuation de la littérature et de la poésie, ont fait tourner celles-ci différemment. On a laissé la vanité prendre, et l'on s'est aigri; on a laissé courir la voile légère, et l'on s'est dissipé.

Plus tard, sous une autre forme, Sainte-Beuve reprend cet acte d'accusation du XIX<sup>e</sup> siècle en citant avec admiration les paroles suivantes de Rancé: „Le coeur de tous les hommes est un champ d'une fécondité merveilleuse pour les mauvaises herbes. L'orgueil y a jeté de profondes racines; elles s'y trouvent presque partout, quoique souvent elles sont imperceptibles; quelque bonne que soit la semence que vous y avez jetée, ne vous y fiez pas; pour peu que celui qui doit cultiver ce champ lui refuse son travail et les secours de sa main, il ne sera pas longtemps à se couvrir de ronces et d'épines.“ En appréciant ces paroles, Sainte-Beuve ajoute: „Abstraction faite de l'explication religieuse, le christianisme, en tant que doctrine morale, connaissait bien la nature humaine et son vice; il s'en rendait compte à beaucoup d'égards, bien mieux que la philosophie qui lui a succédé et dont le défaut capital, sous prétexte d'honorer l'homme, a été de le flatter et de le flagorner en masse.“ Qu'on remarque bien cette expression du plus fort mépris pour l'adulation basse et vile de la foule, qui lui inspire le dégoût des grandeurs contemporaines.

En y mêlant l'accent de regret et de découragement profond, Sainte-Beuve revient dans les „Pensées d'août“ sur ces idées. Il s'en émeut et, saisi d'un élan sublime, il s'écrie:

Dans le récit qu'on lit des hommes d'autrefois  
Des meilleurs, des plus saints de ceux en que je crois,  
Ami, ce que j'admire et que surtout j'envie  
C'est leur force, un matin, à réformer leur vie;  
C'est Dieu les délivrant des noeuds désespérés.  
Car d'abord, presque tous, ils s'étaient égarés,  
Ils avaient pris à gauche et convoité l'abîme;  
Mais quelque événement bien simple ou bien sublime  
Un vieillard, un ami, les larmes d'une soeur,  
Quelque tonnerre au ciel, un écho dans leur coeur  
Les replaçait vivants hors des vicissitudes:  
Et parmi les cités, au fond des solitudes,  
Dans la suite des jours ou sercins ou troublés,  
L'éclair ne quittait plus ses fronts miraculés.  
A voir les temps présents, où donc retrouver trace  
Des résolutions que féconde la Grâce.  
De ces subits efforts couronnés à jamais,  
De ces sentiers si blancs regagnant les sommets?  
Où donc? La vie entière est confuse et menue  
S'enlaçant, se brisant, rechute continue  
Sans un signal d'arrêt . . .

Voilà l'homme fatigué de ses contemporains, trompé dans ses hautes espérances de pouvoir chérir en eux des guides fidèles de sa jeune vie. C'en était fait des premiers enthousiasmes de la jeunesse au jour où il ne reconnut plus d'autre principe d'unité dans leur vie que l'égoïsme d'un orgueil colossal. On comprend bien pourquoi il les avait abandonnés à moitié de leur carrière où ils s'égarèrent, n'ayant plus le courage de continuer seul la route commencée. Il se comprend qu'il retournait, pour se consoler dans son isolement, à ce XVII<sup>e</sup> siècle qu'il avait toujours aimé, qu'il avait étudié dès sa jeunesse, avec une rare intelligence et une prédilection particulière, même au temps de son romantisme le plus fervent. Mais ce que l'on ne comprend pas encore en vue de ce retour, c'est qu'il choisit de préférence les solitaires de Port-Royal pour l'étude du chef d'oeuvre de sa vie littéraire. Il y a là un autre côté du problème à étudier.

### VIII.

Comment un 'mondain', un 'enfant prodige' de nos jours fut-il amené à chercher ses conseillers et presque ses confidents inséparables pour une longue série d'années dans ce cercle restreint du monde religieux au XVII<sup>e</sup> siècle? C'est déplacer la question que de la vouloir résoudre seulement par la prédilection du critique pour le classicisme du XVII<sup>e</sup> siècle. Il faut chercher d'autres motifs dont le lecteur aura à apprécier la vraisemblance; car il ne se trouve pas l'évidence d'une confession directe de l'auteur lui-même.

Celui-ci était tout d'abord conduit vers Port-Royal par un grand courant d'opinion qui, au lendemain de la Révolution, commençait avec M. de Fontanes, grand maître de l'Université, et surtout avec M. Royer-Collard, le chef vénéré des Doctrinaires. Port-Royal revenait à la mode dans le monde spiritualiste du XIX<sup>e</sup> siècle et, chose rare dans ce romantisme flottant, il retenait les faveurs inaltérables des chefs du mouvement littéraire, au moins du vivant de son historien. Sans doute, c'était l'engouement de la meilleure compagnie que savourait Sainte-Beuve.

C'est lui-même qui nous raconte, dans la préface de son troisième volume, que, vers 1840, il causait avec M. Royer-Collard, 'le dernier des jansenistes de renom' et par son éducation domestique et par ses tendances politiques; tout à coup l'homme d'Etat s'interrompt et lui dit: 'Nous causons de Port-Royal; mais savez-vous bien, Monsieur, qu'il n'y a que vous et moi, dans ce temps-ci, pour nous occuper de telles choses?' C'était une erreur. Ni Royer-Collard ne présentait que l'Académie française allait devenir la haute protectrice de Port-Royal, ni Sainte-Beuve ne croyait alors qu'il devait frayer lui-même la voie où se sont précipités les démolisseurs qui, dix ans après, en profanaient une autre fois le cloître et la solitude.

Royer-Collard avait coutume de dire: 'Qui ne connaît pas Port-Royal, ne connaît pas la nature humaine'. Et, nous aussi, s'écriait encore en 1856 Victor

Cousin, nous aussi, nous répétons, avec une entière conviction, ce que nous avons dit autrefois: Port-Royal est peut-être le lieu du monde qui a renfermé dans le plus petit espace, de plus de vertu et de génie, tant d'hommes admirables et de femmes dignes d'eux.'

C'est de cette même façon que Villemain, de Remusat, de Salvandy, Silvestre de Sacy, Camille Doucet, Jules Janin et tant d'autres de l'Académie ne cessaient pas de brûler à leur tour le grain d'encens académique devant les hommes admirables' de Port-Royal. Les premiers volumes de l'histoire de Port-Royal étaient publiés, lorsque, en 1845 Victor Hugo en réponse au discours de réception de Sainte-Beuve battit aux champs. 'Vous avez bien fait, s'écriait-il, c'est un digne sujet de méditation et d'étude que cette grande famille de solitaires qui a traversé le XVII<sup>e</sup> siècle persécutée et honorée . . . faisant servir les grandeurs de l'intelligence à l'agrandissement de la foi. Nicole, Lancelot, Lemaistre de Saçy, les Arnauld, Pascal, gloires tranquilles, noms vénérables, parmi lesquels brillent trois femmes, anges austères qui ont dans la sainteté ce que les femmes romaines avaient dans l'héroïsme . . . Belle et savante école qui avait puisé tout ensemble dans saint François de Sales l'extrême douceur, et dans l'abbé de Saint-Cyran l'extrême sévérité . . . Ils entendaient de loin venir dans l'ombre la sombre armée de l'Encyclopédie . . . Leur maison est détruite . . . mais leur mémoire est sainte; mais leurs idées sont debout; mais des choses qu'ils ont semées, beaucoup ont germé.'

Cela doit suffire pour comprendre le vif attrait que Port-Royal eut toujours pour Sainte-Beuve. Après avoir appris une fois le chemin de la solitude, il y revint souvent, et voulut s'initier de plus en plus à tous ses secrets. Mais il y en a d'autres motifs encore.

Le poète aimait toujours le charme des choses mystérieuses et cachées, même dans les voies de la religion; le grand chemin banal du vulgaire grossier lui déplaisait. Il avait envie de pénétrer dans les sentiments les plus profonds et les pensées les plus graves et il se jouait toujours à la surface des choses; s'efforçant de tout comprendre et de ne s'attacher à rien, il revenait toujours à Port-Royal par ce goût du scepticisme latent qu'il croyait alors une misérable folie, mais qui néanmoins excitait son naturel rêveur, sa faiblesse morale, l'art de ce tromper lui-même sur sa nature molle, curieuse et vaine.

Ce qui achevait à le fasciner complètement, c'était les nature des doctrines jansénistes, les tendances grandement étalées d'une réforme dans les moeurs, l'oeuvre littéraire des hommes, et la fortune des choses aimées par eux.

Port-Royal affichait dès son origine la prétention d'être un réveil de la pureté primitive du christianisme, une réforme dans les moeurs. Le Jansénisme se présentait comme 'une grande école d'humanisation' du christianisme dont il faisait, en le dépouillant de son caractère essentiellement surnaturel, une doctrine philosophique, une sorte de philosophie de religion. Plus de transactions avec les faiblesses humaines, retour à la rigueur primitive du christianisme, à la doctrine de saint

Paul et de son interprète, saint Augustin, soumission et écrasement de la nature, s'écriait Pascal en paroles de feu, voilà des doctrines, des tendances en harmonie intime avec ce malaise profond et incurable, auquel Sainte-Beuve voulait échapper à tout prix. Lui qui se sentait si faible, si découragé, si humilié par les défaillances de son cœur, ne devait-il pas aimer instinctivement une doctrine qui, en exagérant des conséquences de la chute primitive de l'homme, faisait ces défaillances plus pardonnables, plus excusables? Et n'y avait-il pour lui plus d'une sorte de justification orgueilleuse d'être de la part de ceux dont l'austérité, comme Bossuet les peint admirablement, fait paraître la vertu trop pesante, l'Évangile excessif et le christianisme impossible?

Venaient ensuite pour Sainte-Beuve les charmes de ses prédilections classiques. Les solitaires avaient attiré vers les 'petites Écoles' de Port-Royal les amis des études classiques tant pour l'éducation première, tant pour les hautes études. Tout ce qui se déclarait alors ennemi de la routine, cette plaie éternelle de l'enseignement, se repliait vers les efforts de ces hommes qui se proposaient de chasser des études profanes et des lettres le faux classicisme des puristes de ce temps-là. Et l'on ne peut nier que les solitaires aient fait des choses excellentes en plus d'un point en appliquant l'esprit de choix, dont le purisme n'est que l'exagération, d'après l'observation si judicieuse de M. Nisard, à des ouvrages d'un fond assez attachant pour que le lecteur y fût plus occupé des choses et des réalités que des mots et des querelles puristes. Les ouvrages tels que la 'Grammaire générale raisonnée' et la 'Logique' de Port-Royal faisaient longtemps les délices des gens de lettres parce qu'ils rendirent aux lettres ce caractère pratique sans lequel tout le soin académique de la langue eût dégénéré en un abus d'esprit.

Pour Sainte-Beuve les fortes études de ce genre, les connaissances profondes de l'antiquité, la passion des querelles théologiques et littéraires, l'esprit méditatif si enclin aux spéculations sur la morale, enfin le caractère collectif de travailler ensemble à Port-Royal, formé sur une règle et sur une discipline consenties, qui poussait le devoir et le sacrifice de l'abnégation jusqu'à effacer des ouvrages les noms des auteurs — tout cela était dans les désirs des 'Pensées d'août'.

Enfin il faut tenir compte de cet esprit démocratique et parfois radical des cercles littéraires sous le gouvernement de Juillet, qui avaient en horreur l'enthousiasme monarchique et ses excès superstitieux du XVII<sup>e</sup> siècle. On aimait se faire partisan de ces hommes qui avaient à endurer la repression, les rigueurs et les ingérences violentes d'un pouvoir dont les représentants professaient hautement la vérité du christianisme, sauf à vivre comme s'il était faux. Tout le monde hors de Port-Royal semblait aux admirateurs des solitaires déchiré par ces deux tendances contradictoires qui faisaient ou des insoucieux ou des hypocrites. De ce point de vue les solitaires étaient seuls de vrais chrétiens, de grands et solides théologiens, et leur révolution en philosophie et en théologie, leurs combats contre l'aristotélisme de saint Thomas et leurs préférences pour Platon et le platonisme

de saint Augustin n'étaient au fond autre chose que l'aurore de l'émancipation moderne de la raison et de la science.

Toutes ces causes agirent ensemble et confusément sur l'opinion de Sainte-Beuve, même celles qui sont les plus contradictoires entre elles ou ne sont que des malentendus. Il brouillait et confondait avec l'ardeur d'un néophyte en matière des problèmes théologiques l'histoire de Port-Royal se plaisant à reconstruire pour ses besoins privés, par une sorte de réaction naturelle, un christianisme tout intérieur, humble, austère, dépouillé de tout vain éclat du romantisme.

Au début de ses études, il paraissait pourtant sincère autant que pouvait l'être son naturel sous l'influence de ce scepticisme alors caché, dont, à la fin de ces études et de sa vie, comme nous le verrons, il devait faire étalage et vanité. Ne croyant guère alors à la morale mondaine, à la morale des honnêtes gens, il professait ouvertement: „Les mondains sont de tout temps les mêmes sur certains chapitres: moins la vérité en soi, que la considération; moins la vertu, que l'honneur“. „La seule garantie entière, disait-il encore, à ne prendre même les choses que par le côté humain, la seule absolue sauvegarde d'équité constante, réside dans une pensée perpétuellement et rigoureusement chrétienne.“

Peut-on trouver des expressions plus énergiques pour ce qui manquait alors à l'historien de Port-Royal, ce qui criait de l'immense vide de son cœur? D'ailleurs il avouait ingénûment ses combats, ses alternatives d'efforts frustrés vers la foi, puis ses rechutes dans le doute d'un accent plus amer, plus attristé que jamais. „Je tiens, s'écriait-il, à indiquer le remède chrétien, s'il se peut; mais au moins, mais au pire, à noter le mal humain, à démasquer la fourbe humaine et l'inconséquence presque universelle. C'est ce que je crois de plus vrai, après tout; aux moments mêmes où j'ai le malheur de ne pas espérer la réparation et le mieux, c'est encore en ce sens réel que m'apparaît en fait la généralité des choses... Rien n'est plus voisin d'un chrétien à certains égards qu'un sceptique, mais un sceptique mélancolique et qui n'est pas sûr de son doute. J'aurai encore atteint mon but quand mon travail sur Port-Royal ne serait que l'histoire d'une génération de chrétiens, écrite en toute droiture par ce sceptique-là, respectueux et contristé.“

N'est-ce pas le désespoir irrémédiable, peut-être inconsciente et s'ignorant lui-même mais qui froisse le cœur?

Qu'est-ce que l'on doit dire à voir Sainte-Beuve justifier ce désespoir avec le célèbre raisonnement absurde de Pascal lui-même? Il est si convaincu de la bassesse humaine, si fatigué et rompu de l'illusion des choses humaines qu'il veut absolument la religion chrétienne et sa règle et sa discipline à leur sacrifier les vanités et les vices et les erreurs, ne fut-elle qu'une sublime erreur. „Et si l'amour divin n'était, dois-je l'oser dire, s'il n'était, comme tout, qu'une illusion encore, où serait donc la plus grande folie? Et la nature humaine, à ne la voir qu'en elle-même en ce triste aspect, ne serait-elle pas au fond si misérable et si dénuée, qu'il n'y aurait plus de chaleur et de grandeur morale qu'à la tromper et à vouloir en sortir?“

En dernier ressort qu'on lise, pour avoir le mot décisif sur la valeur des études sur Port-Royal, l'analyse et la discussion du dialogue célèbre sur Epictète et Montaigne entre Pascal et M. de Saci. On y trouve les vrais sentiments de Sainte-Beuve à l'égard de la religion et des choses éternelles. Il compare M. de Saci lui-même à Montaigne et il termine ce parallèle en contrastes ainsi :

„Nous finissons . . . Toute cette gloire et tout ce bonheur de Montaigne, cette influence que nous pourrions suivre et dénoter encore par reflets brisés en plus d'un de nos contemporains, cette louange mondaine universelle, et la plus flatteuse peut-être où l'on ait atteint, parce qu'elle semble la plus facile et qu'elle a usé bien des colères, tout cela me remet le grand but en idée; et nous qui venons d'assister au convoi et aux funérailles de M. de Saci, je me demande ce que seraient à nos yeux les funérailles de Montaigne; je me représente même ce convoi idéal et comme perpétuel, que la postérité lui fait incessamment. Osons-nous poser les différences; car toute la morale aboutit là. Montaigne est mort; on met son livre sur son cercueil, le Théologal Charron et Mademoiselle de Gournay, celle-ci la fille d'alliance, en guise de pleureuse solennelle sont les plus proches qui l'accompagnent, qui mènent le deuil ou portent les coins du drap: si vous voulez Baile et Naudé, comme sceptiques officiels, leur sont adjoints. Suivent les autres qui plus ou moins s'y rattachent, qui ont profité en le lisant et y ont pris pour un quart d'heure de plaisir; ceux qu'il a guéris un moment de solitaire ennui, qu'il a fait penser en les faisant douter; La Fontaine, Madame de Sévigné comme cousine et voisine; ceux comme La Bruyère, Montesquieu et Jean-Jaques, qu'il a piqués d'émulation, et qui l'ont imité avec honneur; — Voltaire à part, au milieu, — beaucoup de moindres dans l'intervalle, péle-mêle, Saint-Evremond . . ., nous tous peut-être qui suivons . . . Quelles funérailles! s'en peut-il humainement de plus glorieuses, de plus enviabiles au moi? Mais qu'y fait-on? A part Mademoiselle de Gournay qui y pleure tout haut par cérémonie, on y cause; on y cause du défunt et de ses qualités aimables et de sa philosophie tant de fois en jeu dans la vie, on y cause de soi. On récapitule les points communs: „Il a toujours pensé comme moi des matrones inconsolables, se dit La Fontaine. Et comme moi, des médecins assassins, s'entredisent à la fois Le Sage et Molière! — Ainsi un chacun. Personne n'oublie sa dette; chaque pensée rend son écho. Et ce moi humain du défunt que jouirait tant s'il entendait, où est-il? car c'est là toute la question, Est-il? et s'il-est, tout n'est-il pas changé à l'instant? tout ne devient-il pas immense? — Quelle comédie jouent donc tous ces gens, qui la plupart, et à travers leur qualité d'illustres, passaient pourtant pour raisonnables? Qui mènent-ils? Et où les mènent-ils? Où est la bénédiction? Où est la prière? Je le crains, Pascal seul, s'il est du cortège, a prié.

Mais M. de Saci, comment meurt-il? — Vous le savez. Nous avons suivi son cercueil de Pomponne à Paris, de saint-Jaques-du-haut-pas à Port-Royal-des-champs, par les neiges et les glaces. Nous avons ouvert le cercueil avec Fontaine, nous avons revu son visage non altéré; une centaine de religieuses, plus

brillantes de charité que les cierges qu'elles portaient dans leurs mains, l'ont regardé, ce visage d'un père, à travers leurs pleurs; les principales, en le descendant à la fosse, lui ont donné de saints baisers, et toutes ont chanté jusqu'au bout la prière qui crie grâce pour les plus irrépréhensibles. Et puis, les jours suivants, dans le mois, dans l'année, les voilà qui se mettent à mourir, et les messieurs aussi; ils meurent coup à coup, frappés au coeur de cette mort de M. de Saci, joyeux de le suivre, certains de le rejoindre, certains moyennant l'humble et tremblant espoir du chrétien, et redisant volontiers, comme lui, d'une foi brûlante et soupirante: O bienheureux Purgatoire! — Et ceux qui survivent se sentent redoubler de charité envers les hommes, et de piété envers Dieu à son souvenir.

Or, s'il y a une vérité, si tout n'est pas vain (auquel cas la vie de M. de Saci en vaudrait bien encore une autre), s'il y a une morale et si la vie aboutit, lequel de ces deux hommes a le plus fait, et le plus sûrement ensemencé son sillon sur la terre? A l'heure où tout se juge, lequel sera trouvé le plus léger?

Dans toute la littérature de la première moitié de notre siècle si riche de poètes du doute religieux, on ne trouvera guère de spécimen plus accompli de cet immense malheur du scepticisme religieux qui tourmente jusqu'à briser le coeur après avoir usé de toutes les ressources de l'intelligence.

Et pourtant, à cette époque de sa vie Sainte-Beuve a voulu posséder, rien de plus sûr, de toutes les forces de l'âme cette foi qui seule donne un sens à la vie. Il y avait des moments où il était si proche à la croyance véritable qu'il se disait là-dessus toute la vérité. „Aux philosophes spéculatifs, a-t-il écrit, et qui n'étudient que pour étudier, à ces chrétiens d'opinion de nos jours et qui, selon le mot de Saint-Cyran, ne veulent que découvrir des terres nouvelles, à ceux-là, pour les rabattre et les humilier dans leur science même et sur le trône si creux de leur intelligence, où ils se complaisent, il suffit de dire avec saint Augustin, avec Jansénius, avec ceux qui parlent des enfants de Dieu, étant eux-mêmes de ces enfants: On ne comprend (absolument, à la limite et dans la plénitude) que ce qu'on croit. On ne comprend que ce qu'on aime. Ce qui revient encore à dire: on ne comprend que ce qu'on pratique.“

N'était-ce pas le dernier pas à faire pour lui-même? Pourquoi ne l'a-t-il jamais fait? Et cependant c'est lui qui avait dit, déjà dès les commencements de sa virilité qu'il faut vouloir à temps, vouloir fortement.

Port-Royal, à la fin des études de vingt années, n'était devenue plus pour lui qu'une école de la Rome ou de la Grèce antiques: ses grands enseignements ne réussirent pas à fixer la volonté amollie et le coeur desséché. Jamais il ne l'a su mieux jamais il ne l'a dit et redit mieux que dans l'histoire de Port-Royal; mais s'attachant une dernière fois devant la vérité reconnue, il l'a perdue pour toujours, désormais incapable de l'étreindre. Combien tristes en sont les mémoires ultérieures.

## IX.

Les trois premiers volumes de Port-Royal sont dans l'ordre de la critique à la fois historique et littéraire les ouvrages les plus accomplis de Sainte-Beuve. Il s'est élevé à toute la hauteur qu'il a pu atteindre. Ce que nous admirons en lui de qualités solides, de son tact littéraire, de son goût sobre et délicat, de ses habitudes même de critique, de sa modération toujours en éveil contre les extrêmes en toutes les choses, tout cela y trouve l'expression parfois des plus heureuses. Mais il y a quelque chose de plus important à noter. Il faut rendre justice à Sainte-Beuve contre les fanfarons académiques de Port-Royal. Son tact l'a d'abord garanti des aberrations, des excès de démente véritable, des chutes profondes de ses collègues tels que Victor Hugo, Michelet et tant d'autres. Sainte-Beuve laissait parfois tomber le voile charitable jeté d'ordinaire sur les côtés sombres de Port-Royal. Dès les premières pages de son histoire, il nous apprend que Saint-Cyran fut un espèce de revolté au sein de son église et de l'épiscopat gallican, 'homme fatal, disait Cousin, qui introduisit dans Port-Royal une doctrine particulière, imprima à un oeuvre simple et grande le caractère étroit de l'esprit de partie, et fit presque d'une réunion de solitaires une faction'. De même pour Sainte-Beuve la religion adoptée à Port-Royal et exprimée par Saint-Cyran ne fut qu'un essai anticipé d'une sorte de tiers état supérieur en lutte contre les autres états; une religion morose, irritante, inconciliable en face de l'autorité aspirant sa chute. D'après Sainte-Beuve les Jansénistes, accusés sans cesse d'un système d'opposition politique en même temps que religieuse, le prirent peu à peu et l'adoptèrent. L'historien plaint que Port-Royal n'avait pas eu, même au temps le plus glorieux de son esprit, ce que pouvait modifier et modérer l'avenir, une fois émancipé; qu'il eut tort de ne pas se taire, se retirer, s'abîmer au lieu de s'engager dans un sentier inextricable de ronces.

Il est vrai que Sainte-Beuve n'a pas tiré toutes les conclusions, pour un acte d'accusation si grave, de cet esprit frondeur et radical de Port-Royal; mais il n'a jamais été du côté de ceux qui ont émis l'aveu que le Jansénisme a allumé les torches incendiaires à la révolution du XVIII<sup>e</sup> siècle et que ses disciples tels que Camus, Dumouriez et l'abbé Grégoire les portèrent; que par sa morale outrée, il a favorisé la licence de moeurs; que, par ses dogmes inhumaines, il a enfanté l'incrédulité; que, par sa révolte contre l'autorité ecclésiastique, il a enseigné la révolte contre l'autorité civile.

Sainte-Beuve reste à blâmer pour ses réticences historiques, pour ses idéalizations, pour ses traits fantaisistes; mais remarquons que ces péchés sont les péchés de son art de critique et de poète qui ont assombri à la fin l'oeil pénétrant de l'historien. Il n'a fixé que les doux éclairs d'un sujet si grave, les reflets de douceurs; il n'en a sur le dogme qu'un avis sérieux et respectueux; aux plus chauds instants de la dispute sorbonnique, où les intrigues, les clameurs, les invectives faisaient le plus rage, il a laissé ces vociférations peu attrayantes et il s'est

replié au désert, au cabinet d'étude pauvre et silencieux, à la grotte des conférences près de la source de la mère Angélique, non loin des arbres plantés de la main d'Arnauld d'Andilly. Là, il recueillait les parfums qu'exhalaient le cloître, le sanctuaire, la cellule, soupirant ces vers du poète :

O rives du Jourdain! O champs aimés des cieux!  
Sacrés monts, fertiles vallées...

L'historien, qui avait tout vu et tout entendu au saint vallon, connaissait les misères, le côté malade, les singularités des illustres solitaires; et, comme il avait ses heures de franchise, il les a révélés avec des réflexions fort judicieuses, au risque de laisser soupçonner que ses tableaux seraient plus vrais, si les couleurs en étaient moins belles; en retour les torts, même les plus manifestes dont le poète s'est rendu coupable envers la vérité historique, trahissent encore les charmes d'une âme aspirant la tranquillité dans la vérité. Tant il est vrai que le talent n'a jamais eu plus d'éclat pur et serain et de beauté véritable qu'aux heures où il s'approche de la vérité et s'assied au foyer de toute chaleur et de toute lumière.

Vers la fin de l'histoire de Port-Royal, cette disposition religieuse change; la recherche de la foi devient de moins en moins sincère; les aspirations et les besoins d'une vie supérieure éteints, il ne reste que cet art du langage superficiel et vain qui fait de la poésie, de l'histoire, de la vérité le jeu fascinant et futile d'imagination.

On s'en aperçoit aisément dans les derniers volumes de Port-Royal; Sainte-Beuve ne s'élève plus, il gravit lentement la pente et quittant le sommet où il s'est arrêté, il n'hésite plus et commence enfin à redescendre au pas redoublé.

C'est n'est pas à nous de suivre ici cette triste et dernière déchéance qui finit dans la littérature comme dans les moeurs et la vie au réalisme rebutant, sale et infecte, reniant toute droiture et toute honnêteté de l'âme. Dans les derniers 'Lundis', Sainte-Beuve est tombé si bas qu'il ne trouve plus à Port-Royal que des 'bonhommes' et des 'cocasses'. C'est vers 1840 que l'on commence à distinguer les premiers symptômes de ce changement, cette fois radical. Il s'est affaissé par degrés; sa chute a d'abord été lente; l'inspiration des plus belles pages de ses 'Consolations' et de ses 'Pensées d'août' s'en va, il n'en reste qu'un dernier reflet faible au bout de ses études sur Port-Royal. Il respecte moins ses héros; plus curieux et moins touché, il aime à peindre les singularités des solitaires; ce sont les scènes pittoresques qui l'amuse; mais il n'est pas encore arrivé à railler les sentiments religieux dans les autres et en lui-même. Il s'en rend très-bien compte lui-même.

Voyons, par exemple, sa description de ce trajet de nuit que la mère Angélique et l'une des soeurs de Port-Royal, en un temps de persécution, font d'un couvent à un autre. Il s'amuse de l'impression étrange que devaient causer à des religieuses cloîtrées la grande ville dans le silence de la nuit, les places désertes, les hautes maisons dont le profil se dessinait aux clartés de la lune: 'Toutes choses,

dit-il, trappaient d'un aspect sensible et poétique, nous dirions, l'imagination et l'âme de la soeur Angélique'. Mais se reprenant, il se corrige. 'J'ai parlé, dit-il de la poésie; la poésie, pas plus que l'art, n'est possible dans le cas présent. La mère Angélique à la fois contemple et médite . . . Une jeune fille de Smyrne ou de Chiô, voyageant de nuit, eût trouvé dans sa mémoire des vers d'Homère; une moderne aurait eu des vers de Byron ou de Lamartine. Elle, elle n'a que des versets qui lui attestent à chaque pas la présence du Dieu des Hébreux et de celui de l'Evangile. La fleur n'a pas le temps de naître et de se détacher devant ces réalités trop actuelles et trop sérieuses pour ne pas être redoutables; trop croire, croire trop vrai n'est pas une condition heureuse pour que l'imagination se joue. Hélas! il ne faut peut-être même pas trop sentir. Sera-t-il dit qu'on ne cueillera jamais mieux cette fleur et ce fruit d'or, — qu'en se séparant légèrement du fond?'

Voilà, cette séparation légère du fond de la foi chrétienne c'est précisément ce qui a fait disparaître de l'art et de la vie de Sainte-Beuve la vraie poésie, l'éloquence complète, les fleurs et les fruits d'or. Mais ce n'est jamais sans d'amers regrets que ce monde idéal s'en va.

Sainte-Beuve, lui aussi, n'a pu que faire à ce monde des adieux d'un coeur déchiré en plein naufrage. Un de ses jeunes amis Antoine de Latour, revenant un jour d'une visite aux ruines de Port-Royal-des-Champs, lui avait adressé ces vers:

Toi qui les a connus, ces graves solitaires,  
Qui sous l'herbe as cherché leurs traces toujours chères,  
Tu sais ce que leur vie eut d'austères douceurs.

Ah! dis-nous si ce monde aux volontés flottantes  
Vaut leurs bois embaumés, leurs sources jaillissantes,  
Et le bruit de nos pas le silence des leurs.

Écoutons la réponse. Nous ne connaissons pas d'expressions plus profondes et plus poignantes pour cette douleur de l'âme penchée sur la tombe de la vérité cherchée dès les tendres jours de la jeunesse, mais alors perdue pour jamais. Les vers qui répondent à l'ami, n'en cachent rien de ce douleur inconsolable. Le poète s'écrie:

Demande-moi plutôt, ô poète sincère,  
Dans ta comparaison de notre vanité  
Avec la vertu simple et la fidélité  
De ces coeurs qui cherchaient le seul bien nécessaire.

Demande-moi plutôt, en touchant ma misère,  
Si j'aurai rien pris d'eux pour l'avoir raconté,  
Si le signe fatal, en ce siècle vanté,  
N'est pas autour des saints cette étude trop chère,

Le plus stérile emploi s'il n'est le plus fécond,  
Le plus mortel au coeur s'il ne change au fond:  
Regarder dans la foi comme au plus vain mirage;

Se prendre à la ruine et toujours repasser,  
Comme au bord d'une Athènes, à l'éternel rivage:  
Toujours toucher l'autel sans jamais l'embrasser!

Quelle a été l'issue finale de ces chutes et réchutes d'un esprit arrivé si haut et tombé si bas?

En 1865, Sainte-Beuve écrivit dans les *„Nouveaux Lundis“*: *„C'est une marotte de notre temps de vouloir à toute force croire et de ne pouvoir. Jamais l'esprit humain n'eut à cet égard moins de fermeté; dès qu'il a un peu de loisir, il s'obstine à chercher son assiette en l'air, sans jamais parvenir à la trouver. Cela le désole et l'amuse . . . Le vide et le besoin de croyance est devenu un lieu commun de conversation dans un certain monde poli et même, apparemment, dans les coins du demi-monde.“*

Rien n'y manque, pas même le dernier trait qui flétrit et salit et qui, quand on songe à la fin du poète, devenu le chef de l'école positiviste, nous révèle les abîmes immondes où a disparu le dernier historien de Port-Royal et le poète des *„Consolations“* et des *„Pensées d'août“*. Tant il est vrai, pour l'appréciation de la transformation de ses idées littéraires, ce qu'il a dit lui-même à l'égard de La Rochefoucauld: *„Tous ceux qui ont mal usé de leur jeunesse ont intérêt à ce que ce soit une duperie que les hautes pensées de la jeunesse.“* —

Aix-la-Chapelle, mi-février 1889.

Dr. Johannes Weinand.

